

ALISON ESPACH

L'INVITÉE SURPRISE

ROMAN



ALISON ESPACH

L'INVITÉE SURPRISE

« L'hôtel est exactement comme l'espérait Phoebe. Dressé au bord de la falaise, il semble l'attendre patiemment. Elle ne voit pas l'océan derrière l'édifice, mais elle sait qu'il est là, de la même façon qu'elle sentait la présence de son mari, en train de taper son livre dans son bureau, chaque fois qu'elle se garait devant la maison. L'amour était un fil invisible qui les connectait en permanence. »

Cet hôtel, le Cornwall Inn, Phoebe en a rêvé avec son mari. Mais elle est seule quand elle descend du taxi, sans bagages, dans la magnifique robe de soie vert émeraude qu'elle n'a jamais osé porter. Si elle a vécu sans éclat, elle mourra avec panache. Tout est prévu, de la promenade sur la plage au coucher du soleil au plateau de fruits de mer, en passant par la crème brûlée et la boîte de comprimés... Tout, sauf un détail : l'hôtel est entièrement réservé pour un mariage grandiose, une semaine de festivités. Et la mariée ne laissera personne gâcher son grand jour.

Avec *L'Invitée surprise*, Alison Espach signe un roman sensible et fascinant à l'humour piquant qui nous plonge dans la psyché d'une femme sur le fil du rasoir.

ÉLU MEILLEUR ROMAN 2024
PAR LES LECTEURS DE GOODREADS

Traduit de l'anglais par Marie Chivot-Buhler

ISBN : 978-2-38529-454-0

22,90 € Prix TTC France



9 782385 294540

Rayon : Littérature étrangère
Design : Raphaëlle Faguer ;
Nicolette Seebach Ruggiero
Illustration : © Fabian Lavater




CHARLESTON
www.editionscharleston.fr

L'INVITÉE SURPRISE

Titre original : *The Wedding People*

Copyright © Alison Espach, 2024

Publié pour la première fois en langue anglaise par Henry Holt & Company, une marque du groupe éditorial Macmillan LLC.

Tous droits réservés.

Traduit de l'anglais par Marie Chivot-Buhler

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2025

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-454-0

Maquette : Camille Carlos

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston) et sur TikTok (@editionscharleston) !

Alison Espach

L'INVITÉE SURPRISE

Roman

*Traduit de l'anglais
par Marie Chivot-Buhler*



*À tous les inconnus qui transforment
les moments tristes en moments magiques.*

*« C'est affreux, cria-t-il, affreux, affreux. »
Pourtant le soleil brille ; pourtant l'on se console ;
et la vie a l'art d'ajouter les jours aux jours.*

*Mrs Dalloway, Virginia Woolf
(Traduction de Simone David)*

MARDI

LE DÎNER DE BIENVENUE

L' HÔTEL EST EXACTEMENT COMME PHOEBE l'espérait. Dressé au bord de la falaise tel un vieux chien à l'air solennel, il semble l'attendre patiemment. Elle ne voit pas l'océan derrière l'édifice, mais elle sait qu'il est là, de la même façon qu'elle sentait la présence de son mari, en train de taper son livre dans son bureau, chaque fois qu'elle se garait devant la maison.

L'amour était un fil invisible qui les connectait en permanence.

Phoebe descend du taxi. Un homme en uniforme bordeaux s'approche, la mine si sérieuse que l'instant paraît orchestré. Ce qui la conforte dans son choix.

— Bonsoir, bienvenue au Cornwall Inn, l'accueille-t-il. Puis-je prendre vos bagages ?

— Je n'en ai pas, répond Phoebe.

Elle a quitté Saint-Louis en laissant tout derrière elle – mari, maison, bagages. Il est temps de passer à autre chose, elle le sait, ils en sont tous convenus l'année dernière à l'issue de l'audience de divorce. Ce jour-là, Phoebe avait été abasourdie par l'irrévocabilité de leur conversation, par les derniers mots de son mari, « OK, prends soin de toi », prononcés sur un ton aussi détaché que lorsque le facteur lui souhaite une bonne journée.

De retour chez elle, elle n'avait rien pu faire d'autre que se blottir au fond de son lit et boire des gin-tonics en écoutant le grondement du distributeur de glaçons du frigo. Ce n'était pas comme s'il y avait grand-chose à faire, de toute façon, vu que c'était en plein confinement. Elle ne sortait de chez elle que pour acheter du gin et du papier toilette, et donnait ses cours en ligne avec la même chemise noire tous les jours. Comment était-on censé s'habiller ? À la fin du confinement, elle ne le savait même plus.

À présent, Phoebe se trouve devant un hôtel de Newport du XIX^e siècle, dans une robe en soie vert émeraude, l'unique vêtement de sa garde-robe qu'elle apprécie encore, sans doute parce que c'est le seul qu'elle n'a jamais porté. Son mari et elle n'ont jamais eu d'occasion assez chic pour une telle tenue. Tous les deux professeurs d'université, ils étaient à la cool. Décontractés. Ils se sentaient bien au coin du feu avec leur chat sur les genoux. Ils aimaient les choses simples – ce qui se présentait à eux, ce qui passait à la télé, ce qu'il y avait dans le frigo, ce qui semblait être la chemise la plus passe-partout, car n'était-ce pas l'objectif ? Être normal ?

Mais ce matin au réveil, avant de prendre l'avion, Phoebe ne s'est plus sentie normale. Elle s'est tout de même préparé une tartine, a pris sa douche, s'est séché les cheveux, a ouvert sa penderie et a contemplé les chemises qu'elle a toujours achetées parce que c'était ce qu'une universitaire devait porter. Des rangées de chemises unies, les versions pour femme de celles de son mari. Elle en a sorti une grise, l'a inspectée devant le miroir, sans pouvoir se résoudre à l'enfiler. Impossible d'aller au travail, de feindre de l'intérêt pendant qu'un collègue discourait devant l'imprimante sur le rôle étonnant du fromage dans la théologie médiévale.

Alors elle a mis la robe émeraude, les chaussures dorées à talons de son mariage et les grosses perles que son mari avait posées sur ses yeux comme un bandeau lors de leur nuit de noces. Elle est montée dans l'avion, a bu un excellent gin-tonic, si bon et si frais dans sa gorge qu'à la fin du vol elle ne sentait même plus ses ampoules aux pieds.

— Par ici, madame, indique l'homme en bordeaux.

Lorsque Phoebe lui tend vingt dollars, il semble surpris de recevoir un pourboire alors qu'il n'a rien fait, mais pour elle ce n'est pas rien. Ça fait si longtemps qu'un homme ne l'a pas escortée hors d'une voiture. Des années que son mari ne prenait même plus la peine de sortir de son bureau quand elle rentrait à la maison. C'est agréable de se sentir accueillie, d'avoir l'impression que son arrivée a de l'importance. D'entendre ses talons claquer sur l'allée pavée. Elle a toujours voulu faire claquer ses talons, faire une entrée remarquée dans l'amphithéâtre, mais dans son université, il y a de la moquette partout.

Elle gravit l'escalier, puis passe devant les grands lampadaires noirs et les lions en granite qui encadrent les portes. Elle franchit les rideaux de l'entrée pour déboucher dans le lobby et ça aussi, c'est agréable : comme remonter le temps et pénétrer dans un monde du passé qui n'était pas forcément mieux, mais qui était au moins drapé de velours.

Et puis elle voit la file devant la réception.

Une très longue file, de celles auxquelles on s'attend à l'aéroport et non dans un hôtel victorien face à l'océan. Pourtant, elle est bien là, cette file qui traverse le lobby jusqu'au vieil escalier en chêne. Les gens qui font la queue détonnent tout autant, avec leur coupe-vent, leur jean et leurs baskets. Du même genre que les

chemises passe-partout de Phoebe. Ils paraissent beaucoup trop ordinaires par rapport aux rideaux en velours et aux portraits d'hommes barbus dans les cadres dorés qui ornent les murs. Les gens qui font la queue ont l'air de solides gaillards, contemporains, ancrés par leurs grosses valises en titane. Certains parlent au téléphone. D'autres ont le nez sur leur écran, comme résignés à devoir attendre une éternité dans cette file. Ils n'ont peut-être pas de famille, eux non plus. Phoebe se rassure ainsi, en s'imaginant que tout le monde est aussi seul qu'elle.

Mais ils ne sont pas seuls. Ils sont par groupes de deux ou trois, certains bras dessus bras dessous, certains la main posée dans le dos. Ils sont heureux et n'hésitent pas à le clamer.

— Jim ! s'écrie un vieux monsieur en écartant les bras à la manière d'un ours. Je suis si heureux de te voir !

— Salut, grand-père Jim, répond un type plus jeune.

À croire que tout le monde s'appelle Jim. Les Jim s'embrassent.

— Où est oncle Jim ? Déjà sur le parcours ?

Même la jeune femme de la réception paraît heureuse : elle regarde chaque client droit dans les yeux lorsqu'elle leur demande la raison de leur présence ici, bien qu'ils répondent tous la même chose.

— Oh, vous êtes là pour le mariage ! Fabuleux, s'exclame-t-elle à chaque fois.

Elle a l'air réellement enthousiaste, et c'est peut-être sincère. À son âge, on s'investit encore dans le mariage des autres. C'était le cas de Phoebe quand elle était jeune, elle réfléchissait un mois à l'avance à sa tenue, même si elle se retrouvait toujours à la marge des cérémonies.

Phoebe se range dans la file, derrière deux jeunes femmes qui portent sur le bras la même robe verte.

L'une d'elles a un coussin de voyage à imprimé léopard autour du cou. La deuxième, au chignon si haut que des mèches rousses s'en échappent sur son front, feuillette un magazine people. Elles débattent à voix basse sur lequel de leurs vols a été le pire, de quand date cet hôtel et pourquoi tout le monde fait une fixation sur Kylie Jenner en ce moment. On s'en fiche, non, qu'elle soit plus sexy que Kim Kardashian ?

— Mais est-ce qu'elle est vraiment plus sexy ? demande Coussin de Voyage. En fait, j'ai toujours trouvé qu'elles avaient un truc moche, toutes les deux.

— Ça vaut pour tout le monde, répond Chignon Haut. Il y a quelque chose de moche chez chaque personne. Même chez les gens professionnellement beaux. C'est une règle fondamentale, quoi.

— Tu veux dire une règle d'or.

— Peut-être.

Chignon Haut ajoute que même si elle se sent plutôt jolie, ce qu'il lui a fallu cinq ans de thérapie à admettre, elle sait qu'on voit trop ses gencives quand elle sourit.

— Ça ne m'a jamais sauté aux yeux, conteste Coussin de Voyage.

— C'est parce que je n'ouvre jamais totalement la bouche.

— Depuis tout le temps qu'on se connaît, tu n'as jamais souri franchement ?

— Pas depuis le lycée.

La file avance et Phoebe contemple le plafond à caissons, en se demandant comment il est nettoyé, vu la hauteur.

Un autre « Oh, vous êtes là pour le mariage ! » fait prendre conscience à Phoebe que le lobby grouille de gens se rendant à cet événement. C'est perturbant, comme dans le film *Les Oiseaux*, que son mari adorait.

À partir du moment où elle commence à en repérer, elle les voit partout : assis sur la banquette en velours mauve, appuyés contre la bibliothèque encastrée, traînant des bagages si futuristes qu'ils survivraient à un voyage sur la Lune. Les hommes en bordeaux rassemblent les valises juste à côté d'un grand panneau blanc sur lequel est écrit : « Bienvenue au mariage de Lila et Gary ».

— Ta règle ne marche pas avec Lila, en revanche, souligne Coussin de Voyage. Je ne vois absolument rien de moche chez elle.

— C'est vrai, approuve Chignon Haut.

— Tu te souviens du défilé de mode de terminale, quand elle avait été choisie pour parader en tant que mariée ?

— Ah oui. J'avais oublié.

— Comment tu as pu oublier ? J'y pense au moins une fois par semaine, tellement c'était bizarre.

— Parce que notre conseiller d'orientation a tenu à marcher à côté d'elle ?

— Je veux juste dire que certaines filles sont nées pour être la mariée.

— Il me semble d'ailleurs que notre conseiller d'orientation est invité.

— C'est étrange. Mais tant mieux. Au moins je connaîtrai quelqu'un, dit Coussin de Voyage.

— Moi pareil. Je ne connais presque plus personne, renchérit Chignon Haut.

— Depuis la pandémie, je suis là, OK, j'ai l'impression de ne plus avoir d'amis.

— Carrément. En gros, je n'ai plus que ma mère.

Elles rient, puis elles échangent d'autres anecdotes sur leur voyage éprouvant jusqu'ici. Phoebe fait de son mieux pour les ignorer, se concentrer sur la splendeur

du lobby. Mais c'est difficile. Les invités d'un mariage font beaucoup plus de bruit que la normale.

Elle ferme les yeux. Elle commence à avoir mal aux pieds et, pour la première fois depuis qu'elle est partie de chez elle, elle regrette de n'avoir pas opté pour des chaussures plus confortables. Elle en a tellement de paires bien alignées dans sa penderie qui ne servent à rien.

— Qu'est-ce que tu sais du marié ? murmure Coussin de Voyage.

Chignon Haut ne sait que ce que Lila lui a rapidement dit au téléphone et ce qu'elle a appris en le googlant.

— Mais *stalker* Gary s'est révélé plutôt chiant, glisse Chignon Haut.

Elle explique tout bas que c'est un médecin de la génération X qui, à en juger par ses tempes que très légèrement dégarnies, ne devrait pas finir chauve.

— Tu n'as pas voulu te renseigner sur lui quand Lila t'a annoncé qu'elle se mariait ? s'étonne-t-elle.

— J'évite les réseaux sociaux. Ordre de ma psy.

— Depuis deux ans ?

— Ça fait si longtemps qu'ils sont fiancés ?

— Il l'a demandée en mariage juste avant la pandémie.

La file avance à nouveau un peu.

— Mon Dieu, regarde ce papier peint !

Coussin de Voyage espère que sa chambre donne sur la mer.

— Contempler l'océan rend cinq pour cent plus heureux. J'ai lu une étude là-dessus.

Elles se taisent enfin. Phoebe est soulagée de ne plus les entendre. Elle peut à nouveau penser. Elle ferme les yeux et visualise son mari dans leur cuisine, savoure son rire. Elle a toujours adoré son rire, ses sonorités

lointaines. Comme une corne de brume qui la guidait à distance. Mais soudain l'un des Jim s'écrie :

— Voilà la mariée !

— Jim ! s'exclame la jeune femme.

Elle sort de l'ascenseur avec une écharpe à paillettes en travers de la poitrine, sur laquelle est écrit « Future mariée », afin de lever tout doute. Non pas qu'il puisse y en avoir. Aucune erreur possible : elle a une démarche de mariée, un sourire de mariée et elle virevolte à la manière d'une mariée tandis qu'elle s'approche de Chignon Haut et de Coussin de Voyage, car c'est son rôle pendant deux ou trois jours. C'est la vedette du moment, c'est pour elle que tout le monde a dépensé des milliers de dollars en venant ici.

— Je suis si heureuse de vous voir ! s'écrie-t-elle.

Elle écarte les bras pour serrer ses amies contre elle, des sacs cadeaux en jonc de mer pendant à ses poignets comme des bracelets.

Coussin de Voyage et Chignon Haut avaient raison : Phoebe ne détecte absolument rien de moche chez elle, ce qui pourrait justement être son défaut. Elle est exactement telle qu'elle est censée être : à la fois gracile et délicate dans sa robe blanche légère, sans marque de sous-vêtements. Ses cheveux blonds sont coiffés en tresses bohèmes, et Phoebe se demande combien de tutoriels elle a dû regarder sur Instagram pour arriver à ce résultat.

— Tu es resplendissante ! la complimente Chignon Haut.

— Merci, merci. Vous avez fait bon voyage ?

— Sans encombre, ment Coussin de Voyage.

Elles ne racontent rien de l'incident avec les mouettes ni de l'atterrissage d'urgence. Il est de leur devoir de rassurer la mariée, d'avoir adoré leur trajet jusqu'ici, d'être

enchantées par la perspective d'un mariage à Newport après deux ans à ne presque rien faire.

— Quand est-ce qu'on rencontre Gary ? s'enquiert Chignon Haut.

— Il sera au dîner tout à l'heure, bien entendu.

— Bien entendu, répète Coussin de Voyage, et elles rient.

La mariée tend un sac en jonc de mer à chacune (« un kit d'urgence ») et les jeunes femmes poussent un petit cri d'excitation en sortant des bouteilles de liqueur. « De différentes sortes », explique la mariée. Des souvenirs que Gary et elle ont rapportés de leur voyage en Europe le mois dernier.

Du scotch, du rioja, de la vodka.

— Oh, très chic, admire Chignon Haut.

La mariée sourit, fière d'elle. Fière d'être le genre de femme qui pense aux autres, à ses amies qui n'ont pas la chance de voyager en Europe comme elle avec son fiancé médecin. Fière de savoir désormais ce qu'il faut boire et ne pas boire.

— En voilà un autre, dit-elle à Phoebe avec une telle complicité qu'elle a l'impression d'être une cousine lointaine.

À croire que, fut un temps, elles jouaient aux dames ensemble dans le sous-sol lugubre de chez leur grand-père. La jeune femme lui remet un sac puis la serre fort dans ses bras, comme si elle s'était entraînée aux accolades de mariée, à l'instar du mari de Phoebe qui s'était entraîné aux poignées de main d'universitaire avant ses entretiens.

— Juste un petit geste de remerciement pour vous être déplacées. Nous savons que ce n'était pas facile de venir jusqu'ici !

En réalité, ça a été très facile pour Phoebe. Elle n'a pas fait suivre le courrier, ni missionné un gamin du

quartier pour arroser le jardin, ni demandé à Bob de la remplacer pour ses cours comme elle en a l'habitude quand elle part en congé. Elle n'a même pas essuyé les miettes de pain sur le plan de travail de la cuisine. Elle a juste mis sa robe et elle est partie.

— Oh, je...

— Je sais, je sais ce que vous pensez, la coupe la mariée. Du vin au chocolat, c'est quoi ce truc ?

La mariée a du talent. C'est une très bonne mariée. Phoebe est déconcertée par cet échange, après deux ans d'isolement, deux ans à demander « Qu'est-ce que la littérature ? » devant une grille de cases noires sur son écran d'ordinateur, dont aucune n'avait la réponse, ou à laquelle aucune ne s'intéressait, voire qu'aucune n'écoutait. « Qu'est-ce que la littérature ? » questionnait Phoebe, encore et encore, jusqu'à ne plus le savoir elle-même.

Et à présent, elle a droit à une accolade et à du vin au chocolat sans aucune raison. Elle se retrouve face à une jolie inconnue qui la fixe droit dans les yeux, alors que ça fait des années que son mari ne la regarde plus. Phoebe a envie de pleurer. Elle en vient à souhaiter être invitée à ce mariage.

— C'est meilleur qu'on ne le pense, ajoute la mariée. Les Allemands en raffolent, apparemment.

La jeune femme sourit et Phoebe voit un morceau de nourriture coincé entre ses deux dents de devant. Le voilà, son détail moche.

— Personne suivante ? lance la réceptionniste.

Phoebe met un instant à comprendre que c'est son tour. Elle voit Chignon Haut et Coussin de Voyage se diriger vers l'ascenseur. Elle accepte le sac cadeau, remercie la mariée et s'approche du comptoir.

— Vous devez être là pour le mariage ? demande l'employée, du nom de Pauline.

— Non, répond Phoebe.

— Ah, lâche Pauline d'un air déçu, voire décontenancé, avant de jeter un coup d'œil vers la mariée un peu plus loin. Je croyais que tous les gens ici étaient des invités.

— Eh bien, moi non. J'ai réservé une chambre ce matin.

— Oh, je vous crois, répond Pauline tout en tapant sur son clavier. Je crains simplement que quelqu'un ait fait une grosse erreur. C'est peut-être moi, d'ailleurs ! Veuillez nous excuser, nous sommes un peu en sous-effectifs depuis le Covid.

Phoebe acquiesce.

— La pénurie de main-d'œuvre.

— Exactement. Alors, quel est votre nom ?

— Phoebe Stone.

C'est bien son nom, pourtant, le prononcer lui fait l'effet d'un mensonge, car c'est le patronyme de son mari. Chaque fois qu'elle s'entend le dire, elle a l'impression de sortir de son corps. Elle se voit de haut comme un oiseau, comme les invités du mariage doivent la voir, et elle est certaine que de l'extérieur ils repèrent tout de suite ce qui est moche chez elle : ses cheveux. Elle a complètement oublié de se coiffer ce matin.

— Vous voilà, dit Pauline.

La réceptionniste s'applique tant à fournir un service de qualité qu'elle ne lève même pas le nez quand l'un des nouveaux venus tombe par terre derrière Phoebe.

— Oncle Jim ! Oh mon Dieu ! Ça va ? s'écrie la mariée.

Ça ne va pas. Étalé de tout son long, oncle Jim se plaint de sa cheville, puis du sol : « Foutu sol », peste-t-il. Les hommes en bordeaux se précipitent vers lui et présentent leurs excuses, oui, oui, c'est le pire des sols,

ils en conviennent, même si Phoebe voit qu'il s'agit d'un marbre italien.

— Voilà, dit Pauline – quelle héroïne. Vous avez la chambre Années folles.

— Chaque chambre correspond à une époque ?

Phoebe s' imagine chaque chambre avoir son propre style. Sa propre guerre. Ses fluctuations boursières. Sa propre définition du féminisme.

— Je ne connais même pas tous les thèmes ! avoue Pauline. Je suis nouvelle. Ils me semblent assez éclectiques. Mais c'est une excellente question.

Elle ouvre le tiroir et y cherche la bonne clé.

— C'est notre suite avec balcon. La seule avec une vue imprenable sur la mer.

Ça sent le ressassé, à croire que Pauline glisse une note personnelle à chaque client pour qu'il se sente spécial. C'est notre seule chambre avec un bureau de la famille Vanderbilt. C'est notre seule chambre avec du papier toilette inépuisable.

— Merveilleux, commente Phoebe.

— Alors, qu'est-ce qui vous amène au Cornwall Inn ?

Même si elle a anticipé la question, Phoebe perd contenance. Elle ne s'était pas imaginée devoir parler à des gens. Elle n'en a plus l'habitude.

— C'est mon petit coin de paradis.

Ce n'est pas tout à fait la vérité, mais pas non plus un mensonge.

— Oh, vous êtes déjà venue ?

— Non.

Il y a deux ans, Phoebe est tombée sur une publicité pour l'hôtel dans un magazine, le genre de magazine qu'elle ne lisait que dans la salle d'attente du centre de fertilité. Devant les photos des lits à baldaquin victoriens et de la vue sur l'océan, elle s'était interrogée : y avait-il

vraiment des gens qui prévoyaient leurs vacances à partir de photos de magazine ? Ce genre de personnes l'exaspérait, même si elle n'en connaissait pas. Mais quelques jours plus tard, quand son thérapeute lui avait demandé de fermer les yeux et de lui décrire son coin de paradis, c'est ce lit à baldaquin qui lui était venu à l'esprit, parce qu'elle ne pouvait s'imaginer heureuse qu'à un endroit où elle n'était jamais allée, dans un lit dans lequel elle n'avait jamais dormi.

— Eh bien, en effet, c'est un coin de paradis, approuve Pauline.

Phoebe prend la clé. Elle a déjà eu sa dose de conversation, ainsi que de faux-semblants. Elle ne paie pas huit cents dollars pour feindre la normalité. Ça, elle peut le faire chez elle. Elle se sent lasse, mais Pauline a encore beaucoup de questions. Voudrait-elle profiter du spa ? Réserver une séance de tarot avec leur cartomancienne ? Souhaite-t-elle un oreiller normal ou un oreiller à la noix de coco ?

— C'est quoi, un oreiller à la noix de coco ?

— Un oreiller avec de la noix de coco à l'intérieur.

— C'est mieux ? Avec de la noix de coco ?

C'est ce qu'aurait demandé son mari. Une mauvaise habitude de Phoebe, le résultat de dix ans de mariage : toujours s'imaginer ce que son mari dirait, même quand il n'est pas là. Surtout quand il n'est pas là. Phoebe ne pensait pas devenir ce genre de femme. Mais si elle a appris une chose au cours de ces dernières années, c'est qu'on ne sait jamais à l'avance qui on va devenir.

— C'est bien mieux comme ça, les oreillers, lui assure Pauline. Croyez-moi. Nous allons vous en faire monter un.

Phoebe se dirige vers l'ascenseur et respire enfin lorsque les portes commencent à se fermer. Elle est

soulagée de s'éloigner de ce mariage. D'entreprendre quelque chose, pour une fois. D'avoir une autre clé que celle de sa maison.

— Attendez ! s'élève une voix.

Avant même de la voir, Phoebe sait qu'il s'agit de la mariée. Elle a crié comme si cet ascenseur lui était dû. Mais rien n'est dû à personne. Pas même à la mariée. Phoebe appuie sur le bouton de fermeture, mais la jeune femme avance la main entre les portes. Elles ne se bloquent pas comme elles sont censées le faire, peut-être parce que le Cornwall date de 1864. Un vieil hôtel est sans pitié, y compris avec la mariée.

— Merde !

— Oh mon Dieu ! s'exclame Phoebe.

Elle force les portes à se rouvrir puis regarde, perplexe, les doigts de la femme.

— Vous saignez.

Tel un enfant, la mariée lui montre la plaie à l'arrière de ses phalanges et prend sans dire merci le mouchoir que lui tend Phoebe. Celle-ci rappuie sur le bouton et les portes se referment. Les deux femmes gardent le silence tandis que la mariée saigne poliment dans le mouchoir et qu'elles commencent à monter. Phoebe l'entend respirer profondément et voit le papier s'assombrir.

— Je suis vraiment désolée. Je n'imaginais pas qu'une telle chose puisse arriver.

— Oh, ça va passer, articule la mariée avec peine, avant de s'éclaircir la voix. Vous êtes de la famille de Gary ?

— Non.

— De la mienne, alors ?

— Vous ne connaissez pas votre propre famille ? s'étonne Phoebe.

La question lui donne envie de rire, ce qui lui fait un effet bizarre. C'est la première fois depuis des mois

qu'elle a envie de rire. Voire des années. Mais comment cette femme peut-elle ignorer qui est de sa famille ou pas ? À son mariage, Phoebe connaissait toute la sienne. Fatalement, vu le nombre : rien qu'elle et son père, une famille si restreinte qu'elle aurait tenu dans sa vieille cabane de pêcheur.

— J'ai une très grande famille, répond la mariée, comme si c'était un gros problème.

— Eh bien, je n'en fais pas partie.

— Mais vous appartenez forcément à l'une des deux familles.

— Non, à aucune.

Cette prise de conscience a été un véritable crève-cœur ; elle a émergé après le divorce et s'est renforcée au moment des fêtes de fin d'année, jusqu'à ce que Phoebe se réveille ce matin dans une maison si calme qu'elle a fini par comprendre ce que ça signifiait, ne pas avoir de famille. Elle a su que ce serait désormais toujours comme ça : rien qu'elle, dans son lit, toute seule. Sans même plus entendre Harry, son chat, miauler à la porte.

— Mais tout le monde est ici pour le mariage. Je m'en suis assurée, affirme la mariée, déconcertée, en lorgnant le sac cadeau dans les mains de Phoebe. Ça doit être une erreur.

Elle a dit ça comme si Phoebe représentait son pire cauchemar. Un contretemps à un moment où aucun contretemps n'est toléré. Car avant un mariage, le moindre détail équivaut à un mauvais présage, comme le vent fort qui avait fait valser les assiettes en carton dans le parc et donné des sueurs froides à Phoebe. *On aurait dû prévoir des vraies assiettes, s'en veut-elle encore aujourd'hui, de la vaisselle avec du poids et de la matière.*